

1

UN RAI BLAFARD, TOMBÉ DU RÉVERBÈRE glissa comme un éclair sur les arrêtes tranchantes du verre brisé... Nusse avait brandi le tesson de bouteille qu'il faisait tournoyer au dessus de sa tête, l'agitant comme une menace dans ce halo de lumière opaque, tamisée par la pluie qui crépitait comme autant de poignées de clous, jetées sur les bols en zinc de l'éclairage public.

À cette heure, les « Promenades » étaient vides. Du côté de la gare, seules quelques fenêtres tremblotaient encore au rythme saccadé des images et des drames du dernier journal télévisé. En face, côté boulevard, perçait derrière les arbres la promesse bariolée des néons du Brigit's dont le seuil n'était franchi, la nuit, que par des ombres. Des Notables qui venaient plonger leur anonymat, entre les seins et les cuisses des filles... qui comptaient les bouchons.

Même les couples sans abri, simulant l'amour, enlacés sur les bancs, avaient déserté leur coin de paradis. Faute de parapluie. Le square trempé qui s'étirait comme un

ruban entre les artères mortes du centre-ville, tenait discrètement penchées ses feuilles, alourdies par la pluie. Comme pour ignorer la violence de l'affrontement des chefs. Les Promenades étaient, le soir venu, l'un des territoires contrôlé par la bande des Méneux. Dido avait relevé leur défi.

Temps de chien pour une bagarre ! Nusse avait déjà glissé une première fois et lâché son cran d'arrêt. Parce qu'il avait préféré garder ses « santiags », pour faire plus mal quand il mettait son pied dans les couilles ou dans la gueule. Mais ses semelles en cuir, mouillées jusqu'aux chaussettes, dérapaient sur le gazon. Il avait donc cherché à entraîner son adversaire sur les gravillons de l'allée, même s'il s'exposait davantage dans la lumière des réverbères. Au risque d'être repéré par une patrouille de flics.

Fils d'instituteur des bas quartiers, ce teigneux des cours de récré avait, chaque année, changé d'établissement. Depuis la petite école jusqu'au Technique où un prof vertueux, mécanicien des âmes qui croyait en la rédemption de cette jeunesse folle, avait tenté de l'ouvrir à la profession de garagiste. Un métier d'avenir, depuis l'explosion du marché de l'occasion ! Mais des voitures, il n'avait retenu que la meilleure façon de les voler. Fracturer les Neiman, dénuder les fils, siphonner les réservoirs et arracher la radio, s'il y en avait une, pour la revendre. Nicolas Ferrus avait tourné voyou.

Nusse en raccourci, pour la bande de cogneurs dont il était le chef.

Pourtant son père l'avait prévenu. S'il revenait encore une fois entre deux hirondelles, il était bon pour devancer l'appel. Maintenant, il avait l'âge. De Gaulle avait besoin de « volontaires » pour traquer les fellaghas dans les Aurès. Et l'armée se chargerait bien de le mater.

Poussant un cri d'attaque, Nusse avait jeté son bras en avant, agitant le goulot cassé, hérissé de pointes de verre qu'affûtaient les reflets du lampadaire. Dido, les mains nues, avait été contraint de reculer, mais sans décoller son regard des yeux de cette gouape sans honneur qui ne respectait ni sa parole, ni les règles acceptées du combat.

Depuis le temps qu'ils se cherchaient, ces deux-là, il avait bien fallu en arriver à une explication finale !... Le vol du scooter de Matis, la tête au carré de Lionel, les insultes et les menaces jusqu'au cœur de leur sanctuaire du Crystal, le saccage de la Boum d'Émilie, et l'humiliation faite aux filles – dont les vêtements avaient été arrachés... autant d'agressions qui rendaient l'affrontement inévitable, entre les deux bandes.

– J'aime pas ta gueule... ni tes fringues, ni ta dégaine... ni toutes ces petites pétasses qui tournent autour de toi... ni toute ta bande de bourges, lui avait craché Nusse comme un venin, lorsqu'ils s'étaient croisés entre les bacs du Discobole, là où les vrais

amateurs s'approvisionnaient en nouveautés Rock, made in USA. Vendues parfois avec leurs pochettes d'origine.

– Qu'est-ce que tu fous ici, Nusse ? Tu viens piquer des disques chez nous, pour qu'après on nous mette ça sur le dos ? ... Brinda Lee ? Tu sais même pas qui c'est ? Pose ça !

– Ma tête dans ta gueule, si tu ne dégages pas !

Handicapé du verbe, Nusse ne s'encombrait même pas des deux cents mots mis à sa disposition. D'autant qu'il s'efforçait de masquer un zézaiement, révélateur indélébile de ses origines. Les bas quartiers, là où on faisait « avec », quand il n'y avait pas assez d'argent pour corriger les défauts ou les malformations des gosses. Il en éprouvait une gêne honteuse qui renforçait son agressivité. Sa langue était comme sa nature. Pleine de haine et de ressentiments. Chaque phrase était une insulte. Chaque borborygme, une provocation. Et il ne suffisait pas de s'écarter devant lui pour se garer des coups. Son pied était vite parti. Comme ça ! Pour le plaisir de frapper.

Nusse ne s'était pas égaré au Discobole, par hasard. Seul, loin de ses bases. Il était venu chercher Dido, pour le défier. Car il avait décidé d'en finir avec cet étudiant arrogant, coqueluche de la place. Le seul qui lui tenait tête, avec sa bande du Crystal.

– ...Vendredi, minuit... Près du cirque de boxe – avait-il lancé, imposant son terrain et son heure – Ça mettra

dans l'ambiance !... Quatre mecs chacun, juste pour faire le pet.

- D'accord ! Mais sans barre, sans chaîne et sans couteau.

- Tu rêves ! Avec ça, j'te mets, avait fanfaronné Nusse en pointant son index. Puis relevant le col de son blouson de cuir noir.

- Pousse toi, que je dégage ! Ça pue trop le bourge ici.

Dido ne bougeait pas, rivé au regard de son adversaire. Comme pour lire dans ses yeux et paralyser ses gestes. La technique du serpent. C'était le seul moyen de décontenancer l'autre, et de percer ses intentions. Car il avait, lui aussi, appris à se battre. Il savait qu'un seul regard inquiet, jeté en direction du tesson, risquait de troubler son attention, assez pour que Nusse en profitât pour le frapper... Calme en apparence, il attendait l'assaut.

Le chef des Méneux venait d'amorcer une danse circulaire, en même temps qu'il faisait passer d'une main dans l'autre son moignon de verre effilé. Une parodie gestuelle qui révélait davantage ses hésitations que sa dextérité. En virevoltant de la sorte, il s'était mis dans l'idée d'inverser les positions. Lui dans l'ombre. Dido dans la lumière. Afin d'en tirer avantage.

Mais Dido reculait, déviant cette stratégie. Car il craignait, plus que le halo du lampadaire, d'avoir à tourner le dos à l'escouade de voyous qui guettaient

l'estocade de leur chef, quelques mètres en arrière, sous les arbres dégoulinant de pluie. Tout de cuir noir sanglés, ces quatre témoins, aux cheveux gras mouillés, au regard plein de morgue, attendaient le moment d'élargir la castagne. Fils de la rue, ils donnaient des coups, comme d'autres du plaisir, portant sur leur visage d'adolescents vieillis, les marques de l'éducation sauvage qu'ils avaient reçu dans les cours d'immeubles, débordantes de marmaille. À Cormontreuil ou à Tinquieux. Affichant comme des diplômes leurs cicatrices et leurs dents ébréchées. C'était leur faire injure d'imaginer qu'ils n'étaient venus ce soir que pour compter les points. Les bourrelets sous leurs cols trahissaient la présence des chaînes de vélo qu'ils se glissaient autour du cou. Leur arme préférée.

En face, ceux du Crystal, étaient restés à découvert, serrés sous la pluie comme des néophytes, transis dans leurs pulls anglais et leur T-shirt de la Navy... Mais ce n'était qu'apparence. Le grand Lionel, nerveux comme un pur-sang, était chaud comme la braise. Il avait reconnu l'un de ces bâtards qui l'avaient savaté, l'autre jour, sur le Boulingrin, à la sortie d'une fête foraine. Trois contre un. Lui aussi avait la haine. Il piaffait de vengeance, ajustant dans sa poche le poing américain qu'il avait emprunté dans l'un des tiroirs de son père. Dany aussi était venu. Parce qu'il était l'invincible de la bande, fort de ses huit ans de Karaté. Le « Duc » et Vladimir enfin... parce qu'ils ne quittaient jamais Dido. Soudés comme les trois doigts d'une main.

Tous craignaient pour leur copain blessé, héros affaibli, entamé dans son mental comme dans sa chair. L'entaille le brûlait. Son sang coulait sous la manche lacérée de son pull, filait le long de ses doigts et tombait goutte à goutte sur le gravier, mêlées à celles de la pluie qui redoublait.

Car Dido, dans un réflexe de défense, avait opposé son avant-bras au cran d'arrêt. Mieux valait cette blessure qu'une autre, au ventre ou au visage ! L'instant d'avant, il avait balayé son adversaire d'un coup de pied à la volée, comme Dany le lui avait appris. À terre, humilié devant les siens, Nusse avait alors sorti le couteau de sa poche. Comme toujours, il trichait. Mais cette fois dangereusement, en foulant sans scrupule sa parole et leur choix d'un combat d'homme à homme.

En acceptant d'être blessé, Dido, dans son élan, l'avait du même coup repoussé de toute la force de sa rage. Nusse avait glissé sur l'herbe et lâché son couteau. Sa tête avait heurté l'une des poubelles du square qui s'était renversée. C'est là qu'il avait aperçu la bouteille parmi les débris. Avant de la casser sur le rebord de l'allée.

Nusse dansait et Dido reculait... lorsque, changeant de stratégie, ce dernier fit volte-face, bondissant soudain dans la lumière. Comme s'il acceptait le changement de position. Surpris, Nusse eut à peine le temps de se retourner que Dido fonçait déjà sur lui, brandissant comme un bouclier le couvercle de la poubelle qu'il

avait ramassé. Sous le choc, les lames de verre se brisèrent et vinrent se planter dans la mâchoire de Nusse. Puis s'enfoncèrent plus encore dans la base de son cou, lorsqu'ils s'affaissèrent tous les deux, l'un sur l'autre. Mêlant leurs sangs sur le gravier.

– Vite ! Cassez-vous ! hurla Dido.

Phares braqués comme des projecteurs, la police arrivait, alertée par on ne sait qui. Lui ne pouvait s'enfuir, car il appuyait fortement ses mains, pour contenir l'hémorragie, sur la gorge de Nusse qui couinait comme un goret, sous la pression salvatrice de son vainqueur.

*
* *

Vingt ans plus tard, l'ambiance du Crystal, plus rafraîchie dans leurs mémoires que sur ses murs mal lessivés, leur avait laissé, en entrant, un arrière goût de naphtaline. Un coup de vague à l'âme devant l'impossible résurgence de leurs empreintes effacées. Pourtant les glaces reflétaient toujours le même décor. Un bar à l'ancienne, tout en longueur, planté de tabourets qui, une fois occupés, dégageaient à peine l'espace pour circuler derrière. Il fallait se faufiler, parfois même se bousculer, pour gagner la salle du fond qui s'étirait dans le prolongement du comptoir, un long boyau sans trop d'éclairage, aussi peu engageant qu'une salle d'attente dans une gare de province... Le juke-box était toujours là, délimitant les deux endroits. Celui-là ou un autre !